

Denys Arcand, cinéaste de l'effondrement de nos sociétés modernes

- [Cécile Mury](#)
- Publié le 20/02/2019.

En 1986, il nous annonçait “Le Déclin de l’Empire américain”. En 2003, “Les Invasions barbares” étaient à nos portes. Aujourd’hui, le réalisateur canadien donne le coup grâce et clôt sa trilogie d’effondrement à la romaine par “La Chute de l’Empire Américain”, actuellement en salles.

Pas d’effets spéciaux apocalyptiques dans l’œuvre de cet historien de formation, grand scrutateur de la société occidentale en général, et québécoise en particulier. Venu du documentaire politique et social des années 70 (*On est au coton, Québec : Duplessis, et après...*) [Denys Arcand](#), 77 ans, n’a jamais tourné de fictions catastrophe. En tout cas, pas ouvertement. Notre civilisation se meurt, c’est son obsession, il la prophétise et l’illustre depuis longtemps à l’écran, mais cette agonie est lente, presque douillette, dissimulée dans *Le Confort et l’Indifférence*, comme le proclame le titre de l’un de ses documentaires.

Vous avez dit désespérant ? « *Mais non, pas forcément*, proteste-t-il lors de l’entretien qu’il nous accorde, à l’occasion de son passage à Paris. « *Les périodes de déclin sont assez douces, vous savez. Je ne fais pas l’apologie du passé. Il est bien plus agréable de vivre dans un pays en train de se désintégrer, comme le vôtre, ou le mien, qu’au sein d’une civilisation qui s’affirme durement. Vous préféreriez aller travailler quatorze heures par jour dans une usine chinoise ?* »

Les seules ruines apparentes, dans son cinéma, sont donc celles des utopies, des systèmes de valeurs et de croyances qui étayaient nos modes de vie. Les post-soixante-huitards du *Déclin*, intellectuels revenus de tout, de leur éducation catholique comme de leurs grands soirs marxistes, se réfugiaient dans la jouissance sexuelle et son commentaire railleur, amer et bavard. Dix-huit ans plus tard, dans [Les Invasions barbares](#), même le corps n’exulte plus : le héros du *Déclin* est confronté à une maladie fatale, et à l’incurie des services publics, sacrifiés à la logique libérale.

“Aujourd’hui, tout ce qui compte, c’est ce qu’on ‘vaut’. Des millions, ou rien du tout.” Denys Arcand

Bref, pour Denys Arcand, tous les dieux sont morts, sauf un : [La Chute de l’Empire américain](#) a failli s’appeler *Le Triomphe de l’argent*. « *Mais je me suis dit que si le titre se rattachait aux deux autres films, les gens comprendraient mieux que je parle toujours de la même chose : notre époque. Aujourd’hui, tout ce qui compte, c’est ce qu’on “vaut”. Des millions, ou rien du tout.* »

Cette « Chute », qui s’inspire d’un violent fait divers à Montréal, et des recherches du cinéaste sur l’évasion fiscale, ne reprend pourtant aucun des personnages précédents. Le film se concentre sur un jeune doctorant en philo, devenu livreur par nécessité, qui met par hasard la main sur l’énorme magot d’un hold-up et entreprend de le blanchir. Une comédie policière où le cinéaste met son talent de dialoguiste et d’ironiste – « *c’est la forme d’humour que j’ai*

héritée de mon père » — au service de sa théorie de l'effondrement. Par exemple, au début du film, notre érudit tire le diable par la queue, parce que, explique-t-il, « *l'intelligence est un handicap.* » Cette phrase, Denys Arcand l'a jadis entendue par hasard dans un dîner parisien et huppé. « *Depuis, elle n'a cessé de me hanter. J'ai pensé aux gens brillants que je connais, qui se sont retirés du monde. Et puis aux autres, tous les crétiens en position de force, dans les banques, dans les chaînes de télévision...* »

Denys Arcand a aimé les « codes et les contraintes ludiques » imposées par le film policier, mais il n'était pas seulement question « *de s'amuser. Jouer avec un genre juste pour le plaisir, à la manière d'un Tarantino, ne m'intéresse pas.* » Il se défend pourtant de faire passer un message politique. « *Je me méfie des démonstrations. J'essaie de faire des films qui dépassent ma capacité d'explication. Sinon, je ferais un travail d'anthropologue, pas du cinéma. Et puis je ne saurais pas quoi proposer. C'est le problème des anti-Trump aux Etats-Unis, comme de toutes les gauches aujourd'hui : on fait quoi ? On va où ? Je suis aussi confus que les autres. Je ne peux que constater le vide.* »

Dans le désert des idées, il concède un oasis de tendresse humaine, un espoir de proximité. Son film fait la part belle à la charité, à l'entraide. Un dernier soubresaut de christianisme ? « *Dès qu'on parle de charité, on voit apparaître le fantôme de l'église ! Mais c'est fondamental. Il faut donner, tout près de soi, à son voisin, aux sans-abri, à ceux qui n'ont rien.* » On peine à reconnaître, dans ce prêche, le cinéaste féroce de [La Maudite Galette](#), son premier film de fiction (1972), un polar plus noir que noir, où tout le monde s'entretenait pour un magot miteux. L'intéressé l'admet volontiers : « *J'ai vécu plus longtemps, j'ai un rapport plus tendre avec le monde... Bref, je me suis ramolli !* »

“Je n'ai pas fait d'école de cinéma, j'ai appris à diriger les acteurs grâce au sport.”

Le lien humain, personnel, comme réponse au vide. Cette dernière forme de conviction dépasse le cadre de son dernier film, irrigue en creux toute son œuvre, avec certains de ses comédiens, tels Rémy Girard ou Pierre Curzi, indéfectibles complices du *Déclin* à la *Chute* (« *Je n'ai jamais rien eu besoin de leur expliquer, ils font partie de moi* »), et dans le rapport que le cinéaste entretient à la mise en scène : « *J'ai beaucoup joué au hockey sur glace, et je compare souvent mon métier à celui de coach sportif. Il faut savoir jouer avec les atouts spécifiques de ceux qui sont sur le terrain. Je n'ai pas fait d'école de cinéma, j'ai appris à diriger les acteurs grâce au sport.* »

Véritable star au Québec, surtout depuis la belle carrière internationale du *Déclin de l'Empire américain*, et les deux Oscars obtenus pour *Les Invasions Barbares*, Denys Arcand entretient la même fidélité avec son public maison. « *Autrefois, j'étais un peu un phénomène. Quand j'ai commencé à avoir du succès à l'étranger, j'étais seul. Maintenant, beaucoup de cinéastes québécois s'exportent, [Xavier Dolan](#), [Denis Villeneuve](#), [Jean-Marc Vallée](#)... Parfois, j'ai envie d'arrêter, je me dis que je suis trop vieux, fatigué. Parfois, je le lis aussi dans des revues ! Mais il y a le public. Ces gens qui m'abordent, qui ont grandi et vécu avec mes films, cette espèce d'intimité qui me donne envie de continuer. Une fois, à Montréal — je n'avais pas sorti de films depuis quelques temps — j'étais à l'épicerie, en train d'acheter des oranges, quand passe une dame, qui me dit : “On attend, là.” Sans s'arrêter, ni rien ajouter.* »

Aujourd'hui, Denys Arcand réfléchit donc à son prochain projet, sur le thème du politiquement correct. « *Je n'en suis qu'au tout début. Comme je ne tourne que tous les quatre ou cinq ans, il n'y a vraiment rien de précis, ni de définitif...* » Donc, on attend.